

Road novels Le roman-route

Pierre Monette

Volume 2, Number 4, Summer 2006

Lectures baladeuses : des livres qui voyagent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Monette, P. (2006). Review of [Road novels : le roman-route]. *Entre les lignes*, 2(4), 30–31.

Road novels

Le roman-route

Easy Rider, *Five Easy Pieces*, *Paris, Texas*, *Thelma et Louise*: les road movies deviennent souvent des films cultes. Mais on ignore généralement que le genre est né d'un roman, signé par un écrivain... presque québécois.

PIERRE MONETTE



SUR LA ROUTE et AUTRES ROMANS
Jack Kerouac
Gallimard, coll. Quarto, 2003, 1420 p.
Presque tout Kerouac en un volume

Les *road novels* — les romans-routes — sont des récits où le cours des événements se confond au tracé d'une route, dont le propos est le fait même d'être en route vers un quelque part qui importe en fin de compte assez peu.

AUTO(MOBILE)FICTION

« — Où est-ce qu'on s'en va, mon gars ?

— Je ne sais pas, mais faut qu'on y aille. »

Ces répliques résument la plupart des *road novels*. Pas étonnant qu'elles figurent dans le roman qui a créé le genre en 1957 : *Sur la route* de Jack Kerouac (1922-1969). Le livre est également un des premiers exemples d'autofiction. Sous le pseudonyme de Sal Paradise,

l'auteur y raconte ses pérégrinations sur les routes des États-Unis, dans lesquelles il s'est lancé sans autre raison que le fait d'avoir 20 ans, et la conviction que « quelque part, le long du chemin, [...] il y aurait des filles, des visions, tout ; quelque part, le long du chemin, on [lui] tendrai[t] la perle rare. »

Autofiction, certes, mais surtout automobile-fiction. C'est en bagnole que les personnages traversent le continent d'un océan à l'autre, profitant généralement de la gentillesse d'inconnus qui les font monter après les avoir vus « faire du pouce » sur le bord de la route avec, à leurs pieds, un sac à dos pour tout bagage.

Sur la route est fait d'une succession de rencontres avec des



PHOTO : GALLIMARD

gars et des filles qui ont en commun d'en avoir marre de l'étouffant conformisme social et culturel dans lequel baignent les États-Unis des années 50. Après avoir lu le livre, c'est par centaines que des jeunes ont quitté l'école et leurs parents pour devenir ceux à qui, dans les années 60, on allait donner le nom de hippies. La parution de *Sur la route* (suivie par celle d'une dizaine d'autres titres, dont *Les Clochards célestes* et *Les Anges vagabonds*) a été le

TRADUCTION, TRAHISON...

La traduction française de *Sur la route*, par Jacques Houbart, est tout simplement... ratée. Et c'est dire les choses poliment ! Prenons, par exemple, l'un des passages les plus célèbres du livre, dans sa version originale anglaise :

« [...] the only people for me are the mad ones, the ones who are mad to live, mad to talk, mad to be saved, desirous of everything at the same time, the ones who never yawn or say a commonplace thing, but burn, burn, burn like fabulous yellow roman candles exploding like spiders across the stars and in the middle you see the blue centerlight pop and everybody goes "Awww!" »

Ces lignes pourraient se traduire ainsi :

« [...] les seules personnes qui comptent pour moi sont les "malades", ceux qui vivent comme des malades, qui parlent comme des malades, qui veulent être sauvés comme des malades, qui veulent tout avoir en même temps, ceux qui savent comment

ne jamais s'ennuyer et ne pas répéter la même chose que tout le monde raconte, mais qui se brûlent, brûlent, brûlent comme de magnifiques feux d'artifice jaunes explosant comme des araignées dans les étoiles et, au milieu, on voit l'éclair bleu qui fait « pow » et tout le monde fait : "Aaahhh !" »

Or, voici ce qu'on peut lire dans la traduction « officielle » du roman :

« [...] les seuls gens qui existent pour moi sont les déments, ceux qui ont la démence de vivre, la démence de discourir, la démence d'être sauvés, qui veulent jouir de tout dans un seul instant, ceux qui ne savent pas bâiller ni sortir un lieu commun mais qui brûlent, qui brûlent, pareils aux fabuleux feux jaunes des chandelles romaines explosant comme des poêles à frire parmi les étoiles et, au milieu, on voit éclater le bleu du pétard central et chacun fait : "Aaaah !" »

Que faire d'autre qu'en rire... ou en pleurer ?

ENTENDRE KEROUAC

Au printemps de 1967, Jack Kerouac a été reçu par Fernand Seguin, à la télévision, dans le cadre de la célèbre émission *Le Sel de la semaine*. Ce fut l'unique entrevue que Kerouac accepta de donner en français — et le public présent lors de l'enregistrement n'a rien trouvé de mieux à faire que de rire de son accent ! À voir et à entendre sur le site Internet des Archives de Radio-Canada : <http://archives.radio-canada.ca/400d.asp?id=0-72-55-126-21>



Mont Groulx, Côte-Nord.

PHOTO : GILBERT FONTAINE/QUEBEC EN IMAGES

JACQUES POULIN

VOLKSWAGEN BLUES

Leméac, 1999, 319 pages

Jack Waterman, personnage clé de l'œuvre de Poulin, part à la recherche de son frère Théo, disparu depuis plusieurs années. À bord d'un minibus Volkswagen, et en compagnie d'une amie surnommée La Grande Sauterelle, ils entreprennent une traversée de l'Amérique qui les mènera de la Gaspésie à Toronto, San Francisco, Saint-Louis, d'où ils suivront la piste de l'Oregon. Un classique de la littérature québécoise et de la *road novel*.

M.-C.F.



il s'est permis autant de liberté avec la langue anglaise, c'est parce que, constate-t-il, « ce n'est pas ma propre langue ». Car Kerouac n'est pas que l'inventeur, avec le *road novel*, d'un genre littéraire. Il a révolutionné la prose anglo-américaine en inventant ce qu'il a appelé la « prose spontanée », une écriture fondée sur les principes d'improvisation du jazz.

MADE IN (PRESQUE) QUÉBEC

Le *road novel* a donc été créé par un écrivain quasi québécois. Aussi n'est-ce peut-être pas un hasard si ce sont des écrivains d'ici qui ont écrit certains des romans-routes les plus réussis : *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin, paru en 1984, et l'an dernier, *Asphalte et vodka*, de Michel Vézina. ■

catalyseur de ce qui est sans doute le mouvement culturel, social et politique le plus important du 20^e siècle. Sans Kerouac, on n'aurait peut-être jamais entendu parler des Beatles, de Bob Dylan, du *flower power*, de la contre-culture, de la révolution sexuelle et du mouvement féministe.

Le français était donc sa langue maternelle, et il n'a appris son premier mot d'anglais qu'à l'âge de sept ans.

« Toutes mes connaissances reposent sur le fait que je suis canadien-français », écrivait Kerouac dans une lettre de 1950 ; et si, dans son écriture,

KEROUAC LE CANUCK

Détail, mais d'importance : le véritable prénom de Jack Kerouac était Jean-Louis. Né au sein d'une famille franco-américaine, Kerouac était un *canuck*, selon l'appellation quelque peu injurieuse (comme *pollock*, ou *wop*) qu'utilisaient les États-Uniens pour désigner les centaines de milliers de Canadiens français qui, au tournant du 20^e siècle, ont émigré dans les États de la Nouvelle-Angleterre pour y travailler dans les « *factries* » de coton.

MICHEL VÉZINA

ASPHALTE ET VODKA

Québec Amérique, 2005, 189 pages

Dans un Oldsmobile vert 1984, le jeune Jean Gagné et le vieux Carl White, deux trompettistes de jazz mettent le cap sur « Saint-Louis d'Gaspé Peninsula », village natal de Carl. Malade, ravagé par les drogues et l'alcool, ce dernier veut revoir le pays de son enfance. En échange de ses services de chauffeur, Jean pourra garder la vieille *station wagon*. Une « cavalcade insensée » drôlement dépayssante, qui nous mènera de la Floride à la péninsule gaspésienne, en passant par Lafayette, New York, Montréal.

M.-C.F.

